



Entretien avec Nathacha Appanah

# Le ciel par-dessus le toit

questions de Catherine Mariette

Nathacha Appanah, vous mettez en scène dans vos deux derniers romans, des enfances volées. Il y a une vision très sombre de la violence faite à ces enfants qui s'inscrit dans leur mémoire et dans leur corps. Pensez-vous qu'on peut échapper aux fantômes de son enfance ? Ou bien vos personnages n'arrivent-ils pas d'une certaine manière à composer avec leur histoire douloureuse, avec leurs fantômes (vous avez écrit un *Éloge des fantômes*) ?

C'est une question que je me pose souvent de manière contextuelle quand j'écris et je ne sais pas toujours, au départ, comment ces personnages vont évoluer. Vont-ils subir cette enfance, trouveront-ils le moyen de la dépasser, arriveront-ils à la sublimer ? Ce qui m'intéresse également c'est la nature de la violence que subissent Phénix, Loup, Paloma ou Moïse. Elle peut être flagrante, bruyante presque, liée à un contexte politique et social. Elle est parfois sournoise. Elle est physique, psychologique ou les deux... J'ai l'impression que mes personnages arrivent, au contraire, à composer si tant est que le mot « composer » ne signifie pas « oublier ». Ils le font, à leur manière, avec les déflagrations intimes et comportementales de cette violence ; ils le font de façon tragiquement humaine.

Loup, par exemple, se met à courir quand il veut échapper aux situations difficiles : est-ce une manière de supporter physiquement des situations qui le dépassent, de les transformer, de les accepter ?

Absolument. Le dépassement physique, l'usure du corps, des muscles et in fine, des sensations, composent la « technique » de Loup. Si je me fatigue, je ne pense plus. Si je ne ressens que la douleur du l'acide lactique dans mon corps, j'oublierai les autres douleurs.

Mais même quand ces jeunes gens, Moïse et Bruce dans *Tropique de la violence*, Eliette dans *Le Ciel par-dessus le toit* accomplissent eux-mêmes ou reproduisent d'une autre manière la violence qui leur a été faite, jamais vous ne les jugez ou vous n'en faites des personnages tout à fait sombres : ne sont-ils pas des adolescents innocents et coupables à la fois ?

Je ne pense jamais mes personnages dans ces termes-là : coupables ou innocents. Je les aime ou plutôt je trouve toujours quelque chose qui me fait les aimer. Bruce, par exemple, n'est, à mon avis, pas entièrement détestable puisqu'il a été ce garçon gentil, vulnérable et humilié par l'école dans sa tendre enfance et jamais quand je l'écris, quand je l'accompagne, je n'oublie cela. Même quand il frappe, quand il viole, jamais je n'oublie cela. Quand Eliette

La hantise de l'enferment et les souffrances infligées à l'enfance traversent les livres de Nathacha Appanah. Le fil des vies s'y tisse entre ombre et lumière.

Dans *Le ciel par-dessus le toit* (Gallimard, 2019) Nathacha Appanah raconte Loup, dix-sept ans et une façon lunaire d'être au monde mais aussi Phénix, sa mère inflexible et meurtrie.

est si dure, si glaciale avec ses enfants, quand elle laisse passer les dix années entre elle et Paloma, quand elle se tait, quand elle se ferme, je pense à ce qu'elle avait été dans cette robe froufroulante, dans les coulisses du spectacle, avec ce masque de fond de teint sur le visage et son rouge à lèvres barbouillé. Et quand j'ai été à la maison d'arrêt de Caen, il y a des choses que j'ai vues et que j'ai entendues que j'ai encore du mal à comprendre. Je veux dire par là que mon esprit refuse encore de les admettre. Alors, je ne juge pas ce qui m'est impossible à comprendre quand bien même je suis en empathie. Certaines choses n'appartiennent qu'à ceux qui les éprouvent. Je ne cherche pas, voyez-vous, à dire la vie comme je voudrais qu'elle soit mais comme elle est, dans un contexte social et/ou politique précis, avec le peu ou le trop d'amour.

Ce qui fait aussi je pense cette ouverture de vos livres, ce sont ces multiples voix qui les traversent et qui fait qu'on n'a jamais seulement un point de vue sur les événements mais plusieurs, qui se croisent, se superposent ou se disent ensemble...

Les deux derniers certainement oui même s'ils obéissent à des formes différentes. La polyphonie dans *Tropique*, le narrateur extérieur mais qui n'est ni omniscient ni omnipotent dans *Le Ciel*. C'est une question essentielle à chaque projet. Qui raconte cette histoire ? Elle est essentielle pour la voix, pour le ton, pour la musique du roman...

La violence se loge apparemment aussi sous une forme plus sournoise dans les apparences et les faux-semblants de la vie quotidienne : Eliette est une petite fille modèle choyée en apparence par ses parents qui l'exhibent comme une poupée. Mais cette violence douce n'est-elle pas aussi destructrice que celle, plus manifeste et plus immédiatement perceptible, que vous montrez dans d'autres de vos livres ?

Je ne sais pas si elle est plus ou moins destructrice, je n'ai pas d'échelle de mesure mais comme je vous le disais avant, c'est une question de contexte et d'épaisseur et je crois que c'est quelque chose qui est souvent mis de côté quand on parle d'un roman. Chaque personnage – Eliette ou Loup ou Paloma – compose avec cette violence, avec le trop ou le manque, avec leurs moyens... J'essaie, autant que possible, d'éviter la comparaison des situations...

Eliette devenue Phénix, qui renaît de ses cendres et tente de se construire elle-même, en dehors de toute mémoire de son passé, n'a-t-elle pas reproduit une forme de violence inversée ?

Je suppose que l'on peut le voir ainsi mais Eliette (et ses parents aussi d'ailleurs) pense d'abord « au bien » de ses enfants. Jamais elle n'imagine faire du mal à ses enfants (comme ses parents, avant elle). Ce qu'elle croit c'est que la distance, le silence, l'austérité (dans la maison et dans les liens) sont des moyens d'aimer sans blesser. Ce qu'elle croit c'est au pouvoir du prénom donné et dans ce prénom-là, elle y met tout son amour, toute sa détermination à voir ses enfants se dépasser (l'une avec ses ailes, l'autre avec ses dents).

N'est-elle pas réconciliée avec elle-même à la fin du roman quand elle peut se réapproprier les fantômes de son enfance et s'ouvrir elle-même à ses enfants ?

Un peu... en tout cas elle est sur le chemin...

Dans beaucoup de vos livres, vous évoquez la captivité, l'enfermement : dans *Les Rochers de la poudre d'or*, une des scènes marquantes se passe dans la cale d'un navire où sont entassés des Indiens pauvres recrutés à leur insu pour venir travailler la canne à sucre sur l'île Maurice, très loin de chez eux, dans *Tropique de la violence* le jeune Moïse se retrouve en prison, à la fin du roman, et *Le Ciel par-dessus le toit* s'ouvre sur la prison – Loup vient d'y être enfermé pour avoir provoqué un accident de voiture alors qu'il voulait revoir sa sœur Paloma. Mais la prison, n'est-elle pas aussi, dans vos deux derniers romans, libératrice ? C'est au moment, à la fin du livre, où Moïse est entre deux policiers, condamné, qu'il devient enfin lui-même (« *Je ne sais pas ce qui me prend, c'est comme un désir grand comme la mer de ne pas me laisser faire, de ne pas les suivre de ne pas courber cette fois-ci* », p. 174).

N'y a-t-il pas chez vos personnages une découverte salvatrice de la révolte (chez Eliette aussi, on retrouve cela), un peu comme chez Camus ?

J'ai toujours été fascinée par l'incarcération et la notion de la peine. Le mot même, « peine », est multiple. Au départ, je voulais écrire un roman qui se passe entre quatre murs. Mais en cherchant à écrire sur Loup, notamment au cours de mes « stages d'observation » à la maison d'arrêt de Caen, je me suis rendue compte que j'écrivais surtout sur l'empêchement, sur l'absence, sur cette ligne tenue entre le dehors et le dedans. Cette ligne où se tiennent en équilibre non seulement Loup mais également sa mère et sa sœur. Je ne cherche pas à dire que la prison est salvatrice mais pour Loup comme pour Moïse, pendant un court laps de temps au moins, la cellule est vécue comme une respiration. Loup peut arrêter de chercher, Moïse peut arrêter de fuir. Mais cela ne dure pas longtemps n'est-ce pas ? Le dehors les rattrape.

C'est aussi la réclusion de Loup et la crise qu'elle provoque chez les personnages du *Ciel par-dessus le toit* qui les libèrent finalement et dénouent leurs relations compliquées. Donc la prison, comme motif romanesque, permet une ouverture, n'est-ce pas ainsi que vous l'envisagez ?

L'incarcération de Loup permet à Phénix et à Paloma de dépasser leur prison intérieure, bien sûr, mais c'est l'amour qui existe entre ces trois-là, surtout, qui permet la reprise des liens.

Déjà, le titre évoque cette double tonalité : Verlaine, quand il écrit *Le Ciel est par-dessus le toit*, est en prison à Bruxelles, et il signale sans doute, par ce titre, cette double poésie de la mélancolie et de l'aspiration à la liberté, de l'enfermement et de l'ouverture vers un ailleurs qui marque aussi *Le Ciel par-dessus le toit*.

L'emprisonnement n'est-il pas aussi – et surtout peut-être – intérieur ? au fond du cœur de vos personnages, il y a souvent le silence (je songe à Loup mais aussi à Paloma)... et votre écriture, n'est-elle pas d'une certaine manière une écriture du silence, des non dits et de la parole difficile ? Une écriture qui tente de capter les silences et de les dire ? Par exemple lorsque Paloma « *remarque en s'approchant que le cœur de chaque anémone a foncé et qu'autour de chaque cœur il y a de la poussière bleue* » (p. 31), c'est cette découverte de ce bleu au cœur des fleurs, qu'elle ne formule pas autrement que par cet aperçu, cette sensation, cette formule très énigmatique « *C'est beau bleu* » qui va bouleverser sa vie et faire qu'elle va pouvoir changer et aller de l'avant et pouvoir parler. Et cela vous le formulez aussi avec sobriété, avec une économie de mots très signifiante aussi : comment travaillez-vous cette écriture sobre mais qui veut dire beaucoup pour le lecteur ?

C'est vrai qu'il y a peu de dialogues dans ce roman, peu d'échanges entre les personnages si ce n'est par le regard, par le corps qui s'approche ou qui s'éloigne. La seule fois où Phénix décide de parler à ses enfants, elle le fait de manière décalée, en tout cas c'est comme ça que Paloma le ressent. Dès le départ, je voulais une écriture kaléidoscopique – une voix qui, par le ton, par la distance, par la perspective, attraperait un moment (l'accouchement, le coup de téléphone de Phénix à Paloma, la soirée avant le feu...) et qui dirait la vérité de ce moment-là. L'accouchement par exemple est raconté par le docteur Michel et ce n'est qu'à travers lui (ou grâce à lui) que ce moment est sublimé. Son regard est celui d'un homme énamouré, admiratif, un peu voyeur, complètement séduit et fasciné par le corps de Phénix et par la manière dont elle maîtrise ce corps-là. J'ai souvent pensé que si Phénix devait raconter la naissance de Loup, elle dirait : « *j'ai accouché toute seule, c'est un garçon, il s'appelle Loup.* » Tout au long de l'écriture, je pensais à ne pas faire d'ombrage à mes personnages, je veux dire par là que je ne voulais pas sur-écrire, écrire pour écrire en somme. Je voulais raconter – par cette voix extérieure tout de même – ce qu'ils pourraient se dire à eux-mêmes. J'ai passé des heures sur une phrase, j'ai élargué, j'ai réduit et ce « beau bleu » est l'empreinte poétique et légèrement douloureuse de Paloma, cette jeune femme si seule et si prête tout de même à déployer ses ailes.

Dans le roman, ce bleu du titre rayonne dans tout le roman (le bleu des cyclades sur les affiches qui évoque une évasion, le bleu de la porte de la prison où est enfermé Loup qui sera peut-être le signe d'une ouverture, et d'autres « moments bleus » encore). Accordez-vous une signification symbolique particulière à la couleur bleue ? ou aux couleurs d'une manière générale ?

Mais ce titre, il se déplie aussi dans tout le texte (il est repris sous forme de citation ou bien de manière fragmentée, allusivement) : ce titre n'est-il pas un poème éclaté dans le texte ?

Pour la première fois de toute ma carrière, j'ai eu le titre de mon roman avant de l'écrire. C'est étrange pour moi qui ai tant de mal à trouver un titre et là, c'était une évidence. Bien sûr il y a le bleu du ciel mais avant tout, ce poème m'a pour ainsi dire permis de ne jamais perdre de vue ce fil littéraire entre dedans et dehors. Ensuite, il y a un hasard qui me frappe et auquel je continue à penser. Le jour où j'arrive devant la maison d'arrêt de Caen, je me rends compte que la porte principale est bleue. C'est un détail qui s'est ancré et s'est démultiplié dans ma tête. Ce que ça peut bien vouloir dire ce bleu, ici, à nous mais aussi à ceux qui entrent ici.

Le poème inaugural, placé en exergue, et signé de manière anonyme: « *Écrou 16857, Maison d'arrêt de C.* » donne aussi une couleur poétique, une note de « chanson douce » à votre livre. Cette manière d'écrire la violence d'une manière poétique, sans en diminuer la portée, bien au contraire, n'est-elle pas plus appuyée encore dans ce dernier livre que dans les précédents ? On peut lire un mélange de quelque chose d'implacable et de langue très douce qui fait la poésie de vos textes : ce décalage entre le contenu âpre et la langue poétique est-il un travail de votre écriture ?

Je fais toujours attention à l'équilibre entre l'histoire et la manière de la raconter, entre la langue et la matière, entre le contexte extérieur et l'intime. Il me semblait, ici, qu'il ne fallait pas trop en faire, qu'il fallait être bienveillant avec eux, que le regard du narrateur devait être doux si je puis dire ça ainsi.

Loup est « différent » écrivez-vous : il a une vision poétique des choses, un langage poétique (il fait rimer les mots qui sont avant tout pour lui musique - il est très verlainien en cela : « De la musique avant toute chose » écrivait Verlaine !!!) avant de signifier quelque chose. Il s'attarde sur un rai de lumière qui devient pour lui essentiel pour comprendre ce qui se passe autour de lui. Comment avez-vous conçu ce personnage ?

Je me souviens que les premières fois où je pensais à lui, je le voyais devant la fenêtre de sa cellule, très près des barreaux, dedans bien sûr mais dehors comme jamais il ne l'avait été. J'avais le poème de Verlaine en tête déjà. Quand je suis allée à la maison d'arrêt, j'ai pensé que pour être ce qu'il est, aussi « différent », aussi « décalé », il devait avoir pour mère une femme à la lumière implacable.

Dans la plupart de vos romans, vous partez d'une expérience souvent autobiographique (*Les Rochers de la poudre d'or* évoquent le destin de vos grands-parents, *Tropique de la violence* est écrit après un séjour que vous faites à Mayotte et vous êtes allée enquêter à la maison d'arrêt de Caen pour *Le Ciel est par-dessus le toit*). Comment la fiction vient-elle se greffer sur ces matériaux du réel ? Comment votre imaginaire embrasse ces éléments concrets pour les transformer en une écriture ?

Je ne considère pas -à tort peut-être - mon premier roman comme autobiographique. Je sais peu de choses sur mes ancêtres venus à l'île Maurice et en réalité, je cherchais à comprendre (déjà ?) comment, en un instant, nos vies ordinaires deviennent extraordinaires. Comment des Indiens qui ne savent ni lire ni écrire décident de transgresser leur

tabou ultime qui est d'aller au-delà des mers ? Pour le ciel, je ne dirais pas que je suis allée enquêter mais si c'est le cas, cette enquête a échoué. Je voulais écrire un roman frontal sur l'incarcération et *Le Ciel* est tout sauf frontal. C'est un roman en creux. Il me semble que j'ai besoin de ces éléments pour me protéger du doute constant qui parfois m'accable. Est-ce que ce que j'écris a un sens ? Est-ce que ce que je raconte est nécessaire ? Comment cette histoire a sa place parmi toutes les histoires, toutes les voix ? Il me faut alors lire encore et encore, comprendre, aller voir et en faisant tout cela, j'attends ce déclic, je travaille, je recommence, je fais des brouillons, parfois longs de plusieurs chapitres, je change de perspective jusqu'à cette chose impalpable qui m'est essentielle à chaque nouveau projet, ce souffle vital qui fait qu'une histoire tienne de bout en bout.

On a souvent l'impression dans vos livres que les histoires que vous racontez nous rapprochent de vos personnages, parce qu'ils sont pris dans tous ces réseaux qui forment l'écriture romanesque. Qu'apporte la fiction à l'observation du réel dont ils procèdent ?

Oh, la fiction a un pouvoir évocateur tellement puissant et elle fait naître l'empathie - plus que tout n'avons-nous pas besoin de cela aujourd'hui ?

Je parlais de sobriété tout à l'heure : la fin de vos livres, très ouverte, très sobre, très belle, donne à rêver et à penser (dans *Tropique de la violence* : « *je fends l'océan de mon corps souple, mon corps vivant* », donne une beauté tragique mais pas triste à la fin du livre, et dans *Le Ciel est par-dessus le toit*, les retrouvailles de la « tribu » sont suggérées mais d'une manière qui n'insiste pas, jamais pesante). Est-ce une manière pour vous de laisser le lecteur écrire la fin du livre et de la prolonger par sa propre rêverie ?

Merci, je passe un temps fou à ces derniers paragraphes - et parfois ils sont incompris parce qu'ouverts justement. Il y a quelque chose que j'évite à tout prix : dire au lecteur ce qu'il doit penser, ce qu'il doit croire, comment il doit comprendre. J'aime les fins pudiques, j'aime les fins qui ne disent pas « fin », j'aime à penser que ce livre n'est pas fini une fois fermé.

Malgré leurs sujets graves, vos romans sont, je trouve, assez optimistes : rien n'est jamais vraiment perdu, un espoir est, malgré tout, toujours possible. Croyez-vous à la résilience de la nature humaine, au fait que tout soit toujours possible, envers et contre tout ?

Oui, j'y crois et je suis obligée d'y croire. Je viens d'une famille qui a tout recommencé sur une île perdue, mes grands-parents paternels ne savaient ni lire ni écrire et travaillaient comme des bêtes dans les champs de canne mais ils ont envoyé leurs garçons à l'école. Pas les filles. J'ai l'impression que c'est hier tout ça puisque ces filles-là qui n'ont pas été à l'école sont mes tantes que j'adore et j'admire parce qu'elles ont su mener leur vie. Ma mère est une femme à poigne. J'ai moi-même tout recommencé à zéro, à dix-neuf ans. J'ai la folie de croire que je peux écrire des histoires et d'espérer que celles-ci trouvent un écho chez des personnes que je ne connais pas, que je n'ai jamais vues de ma vie mais que le temps de cette histoire-là, nous ne ferons qu'un.